UCL Université catholique de Louvain
Interférences littéraires
Institut de littérature
ISSN : 2031 - 2970
http://www.uclouvain.be/sites/interferences

Nicolas MIGNON

Absurdité, fatalité et fraternité : les Grandes Guerres de Robert Vivier (1916-1984)

Résumé

Cette contribution met en évidence, via une analyse diachronique, l'évolution de la mémoire de 14-18 dans les écrits (publiés ou inédits) de Robert Vivier. Entre ses premiers textes de guerre, datés de 1916, et quatre vers inédits couchés sur le papier en 1984, le premier conflit mondial oscille entre signification et absurdité, entre volonté et fatalité, entre solitude et fraternité. L'étude de cette longue quête de sens, permet de souligner le caractère construit de l'expérience et l'importance du regard porté rétrospectivement sur elle.

Abstract

This contribution brings to light, via a diachronic analysis, the evolution of the memory of 14-18 in the writings (published or unpublished) of Robert Vivier. Since his first war texts, dated 1916, and four unpublished verses written down in 1984, the first world war waves between meaning and nonsense, will and fate, loneliness and brotherhood. The study of this long quest for meaning allows to emphasize the constructed nature of experience and the importance of the glance focused on it in retrospect.

Pour citer cet article :
Nicolas MIGNON, « Absurdité, fatalité et fraternité : les Grandes Guerres de Robert Vivier (1916-1984) », dans *Interférences littéraires*, nouvelle série, n° 3, « Les écrivains et le discours de la guerre », s. dir. François-Xavier LAVENNE & Olivier ODAERT, novembre 2009, pp. 147-159.

Absurdité, fatalité et fraternité : les Grandes Guerres de Robert Vivier (1916-1984)

Introduction

Cet article résume certains apports d'une recherche sur Robert Vivier poursuivie dans le cadre de l'action de recherche concertée « Structures et pouvoirs des imaginaires ». Elle a depuis été publiée aux éditions L'Harmattan[1]. Nous avons cherché à mettre en évidence, via une analyse diachronique, l'évolution de la mémoire de 14-18 dans les écrits (publiés ou inédits) de l'écrivain belge Robert Vivier. La Grande Guerre constitue un motif récurrent dans son œuvre. D'articles en souvenirs de guerre, d'essais en romans, de chroniques en poèmes, Vivier est revenu sur son expérience du front de l'Yser pendant des décennies. Des textes ont été retravaillés, des images réemployées, des événements réécrits à plusieurs occasions, comme si la Grande Guerre devait toujours être redécouverte et réinterprétée.

À travers la comparaison de différentes versions de textes, écrits pendant et après les deux guerres mondiales, il nous semble pouvoir distinguer sous la plume de Robert Vivier au moins trois « Grandes Guerres », d'où notre titre. Entre ses premiers textes de guerre, qui datent de 1916, et quatre vers inédits qu'il a couchés sur le papier en 1984, le premier conflit mondial oscille entre signification, d'une part, et absurdité, d'autre part ; entre volonté et fatalité ; entre solitude et fraternité. L'étude de cette longue quête de sens, qui ne s'est achevée qu'avec la mort de l'auteur, permet de souligner le caractère construit de l'expérience de guerre et l'importance du regard que l'on porte rétrospectivement sur elle.

L'auteur

Robert Vivier est né en 1894 près de Liège[2]. Il débute en 1911 des études de langues et littératures romanes, se met à écrire très tôt et publie son premier recueil de poèmes dès 1913.

Le 5 août 1914, la Grande Guerre débute par l'attaque des forts de Liège. Comme la plupart des jeunes de son âge, Vivier n'a pas été mobilisé par l'armée

1. Nicolas Mignon, *Les Grandes Guerres de Robert Vivier (1894-1989). Mémoires et écritures du premier conflit mondial en Belgique*, Paris, L'Harmattan, 2008.

2. Pour la biographie de Robert Vivier, consulter Nory Zette *Robert Vivier*, Bruxelles, Le livre belge d'aujourd'hui, 1935, pp. 8-13 ; Roger Foulon, *Robert Vivier*, Bruxelles, André De Rache, 1974, pp. 11-17 ; Jean Muno, « Robert Vivier. La vie, l'œuvre, l'époque », dans Robert Vivier, *Folle qui s'ennuie*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1980, pp. 191-202 ; Maurice Delcroix, « Préface », dans Robert Vivier, *Poèmes choisis*, Bruxelles, Académie royale de langue et littérature françaises, 1999, pp. 15-44 ; Camille Hanlet, *Les écrivains belges contemporains de langue française (1800-1946)*, tome I, Liège, Dessain, 1946,

belge, qui n'a instauré la conscription obligatoire qu'en 1913. Près de 20.000 volontaires s'engagent toutefois dans la fièvre patriotique de l'été 1914. Vivier, quant à lui, fait partie des 32.000 autres Belges qui vont s'évader de la Belgique occupée pour rejoindre le front. Il passe la frontière hollandaise en décembre 1914, après avoir vécu quatre mois d'occupation. Vivier choisit de servir dans l'infanterie et insiste pour rester simple soldat, bien que son instruction lui permette de prétendre à l'école de sous-lieutenance, et donc à un statut d'officier. Pendant tout le conflit, il ne changera pas d'arme et refusera obstinément toute promotion. À l'entraînement en 1915, il sert ensuite au front à partir de janvier 1916, et est démobilisé à l'été 1919. À cette date, il totalise 35 mois de présence au front et 13 mois de présence à l'arrière[3].

Après la guerre, Vivier termine ses études. Dans les années vingt, il est d'abord enseignant, puis fonctionnaire. Il décroche en 1921 une bourse qui lui permet de partir à Paris, pour mener à bien une thèse de doctorat sur Baudelaire. En 1929, il obtient un poste de chargé de cours à l'Université de Liège, où il est nommé professeur de littératures française et italienne en 1931. En 1950, il succède à Maurice Maeterlinck à l'Académie royale de Belgique. Il enseigne à Liège jusque dans les années soixante, époque où il prend sa retraite après avoir donné trois ans de cours à la Sorbonne comme professeur invité. Il décède en 1989, à l'âge de 95 ans.

Durant cette longue vie, Robert Vivier a publié, outre ses travaux universitaires, 18 recueils de poèmes, des romans, des souvenirs de guerre, des contes pour enfants, des essais, des recueils d'articles, des traductions (notamment de l'italien, du russe et du polonais), etc. On ne peut évidemment pas réduire Vivier à ses textes de guerre. Ce que nous voudrions mettre ici en évidence, c'est la présence continue de la Grande Guerre dans son œuvre qui se déploie sur une septantaine d'années, et surtout le besoin impérieux de Vivier de remettre sur le métier cet épisode-clé de son existence et de lui donner, au fil du temps, des colorations différentes.

Trois œuvres

Nous allons nous concentrer dans cet article sur trois œuvres qui illustrent de manière exemplaire notre propos. La première est un recueil de poèmes édité en 1921 sous le nom de *La Route incertaine* ; le deuxième, un recueil de souvenirs de guerre, qui paraît en 1923, *La Plaine étrange* ; le troisième est un autre livre de souvenirs de guerre, paru en 1963 sous le titre *Avec les hommes*. Il faudrait bien sûr évoquer ici d'autres poèmes, des chroniques, un livre pour enfants et quatre romans, insister sur la participation de Vivier au P.E.N.-Club belge, sa réaction à la polémique initiée par Jean-Norton Cru en 1929 sur la question de l'écriture de la guerre, etc. Les trois ouvrages précités sont toutefois les plus intéressants. Il est en effet possible de retrouver des traces des états antérieurs

pp. 593-596 et bien sûr le site de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique : http://arllf.be/composition/membres/vivier.html

3. Centre de Documentation du Musée Royal de l'Armée, Dossier personnel de Robert Vivier (Dossier nº 58756, matricule 3064472), Note du Ministère de la Défense nationale pour le Fonds des Combattants, datée du 03/05/1921.

des textes qui les composent, et d'en tirer des conclusions sur l'évolution du regard de l'auteur.

La Route incertaine (1921)

Vivier est avant tout un poète. *La Route incertaine*, son premier ouvrage d'après-guerre, est sous-titré : *Poèmes 1913-1919*[4]. La troisième section du livre, la plus longue, comprend quinze poèmes qui concernent la guerre, dont huit ont été écrits pendant le conflit entre 1916 et 1918 (ce qui n'exclut pas qu'ils aient pu être retravaillés par la suite).

Or, des versions antérieures de certains de ces poèmes peuvent être retrouvées dans le seul carnet de guerre que Robert Vivier ait conservé, qui se trouve à l'Académie Royale de langue et littérature française de Belgique[5]. Un autre poème a quant à lui été édité auparavant dans un numéro de 1918 de la revue *Les Chants de l'Aube*[6]. Les modifications sont souvent importantes : elles traduisent un changement de perspective de Vivier entre 1916 et 1920. Nous allons passer ici en revue trois textes qui nous paraissent particulièrement pertinents.

Liège (1918)

Le premier est un long texte de cent vingt-deux vers, intitulé *Liège*. Vivier l'écrit très soigneusement à l'encre dans son carnet (il écrit habituellement au crayon) entre le 3 août et le 14 août 1918. Ce poème témoigne du patriotisme de l'auteur, et de son attachement à sa région natale qu'il veut libérer. Il y accepte la souffrance vécue au quotidien et donne à celle-ci un sens : elle va permettre la victoire et les civils, après la guerre, comprendront ce que les soldats ont enduré[7]. Vivier décrit également les soldats comme des acteurs à part entière de la victoire. Nous verrons par la suite que c'est une perspective que Vivier va renverser. *Liège* n'a pas été repris dans *La Route incertaine*, au contraire du poème suivant.

Sur un rayon de soleil (1917) – *Un rayon de soleil* (1921)

Le deuxième poème s'intitule « [Sur] un rayon de soleil ». Il est utile de comparer les deux versions, celle de 1917 et celle de 1921 :

4. Robert Vivier, *La route incertaine. Poèmes 1913-1919*, Bruxelles, Éditions de la vie intellectuelle, 1921.

5. Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, Bibliothèque, cote 292 (Robert Vivier, *Carnet de guerre. Poèmes*).

6. « Sur un rayon de soleil », dans *Les Chants de l'Aube, Revue Belge d'Art et de Littérature, autorisée par l'Autorité Militaire*, octobre 1918, p. 28.

7. L'espoir des soldats de se voir accueillis en libérateurs, à la fin de la guerre, par les civils des régions occupées a joué un rôle important dans leur volonté de tenir : une bonne illustration dans le poème « Apparition », dans Georges Van Melle, *Poésie au Pays de la mort (Yser 1914-1918)*, Bruxelles, Wellens-Pay, 1936, pp. 35-39.

Sur un rayon de soleil	***Un rayon de soleil***
In VIVIER, Robert, *Carnet de guerre. Poèmes*, manuscrit autographe inédit, au crayon et à l'encre, 1917-1918. Croquis, dessins. Conservé à l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, cote 292.	In VIVIER, Robert, *La route incertaine. Poèmes 1913-1919*, Bruxelles, Editions de la vie intellectuelle, 1921, pp. 63-64.
Un long rayon poudreux surchauffe le sommeil Des soldats étendus sur la paille dorée Avec l'abandon lourd des barques amarrées, Par un soir étouffant, le long des quais vermeils.	Un rayon poussiéreux torture le sommeil Des soldats affalés sur la paille dorée Avec l'abandon lourd des barques amarrées, Par un soir étouffant, plein de meurtres vermeils.
La fatigue et la mort attendent leur réveil. Et le livide éclat des veilles effarées, Jaillit encor du bloc d'armes enchevêtrées Qui se penche au-dessus de leurs têtes… Soleil !	La fatigue et la mort attendent leur réveil, Et le reflet sanglant des heures effarées Jaillit encor du bloc d'armes enchevêtrées Qui grimace au-dessus de leurs têtes… Soleil,
Est-il vrai que ta flamme, sur des têtes heureuses, Fleurit le marbre frais des terrasses ombreuses De trèfles de lumière à la chaude senteur, Et qu'en passant ton flot d'or éclabousse	Est-il vrai que ta joie flambe, en ce moment même, Sur la chair des rideaux lointains, et que tu sèmes Des fruits d'ambre aux tapis roux des chambres heureuses
Le bord de la vasque où les jets d'eau chanteurs Dans un bruit de baisers ruissèlent sur la mousse ?	Où des femmes, riant d'être celles qu'on aime, Ivre de leur fraîcheur que nul remord ne creuse, Boivent de tout leur corps l'or qui les éclabousse ?
3 sept 1917.	Est-il vrai que là-bas la vie ose être douce ? 1917.

Du carnet de 1917 à la version de 1921, de nombreux vers ont été modifiés pour renforcer la description de la souffrance des soldats (« *poudreux* → *poussiéreux* ; *surchauffe* → *torture* ; *étendus* → *affalés* ; *quais* → *meurtres* ; *livide éclat* → *reflet sanglant* ; *se penche* → *grimace* »).

Par ailleurs, là où dans le premier poème l'évocation d'une terre bénie par le soleil, la vision d'une terre en paix est presque neutre (son existence pourrait même soulager le poète, lui donner l'espoir de trouver lui-même un jour la paix), dans le deuxième elle est devenue amère et entraîne la condamnation de ceux qui ne souffrent pas (« est-il vrai que là-bas la vie ose être douce ? »). Cette nouvelle chute change naturellement la perspective du lecteur face au poème entier.

À mon frère (1917) – *Dialogue du retour* (1921)

Le troisième et dernier point de cet aperçu rapide de *La Route incertaine* concerne un parallèle entre le poème *À mon frère*, écrit par Vivier en 1917 dans son carnet, et *Dialogue du retour*, un poème non daté de *La Route incertaine*. Ces textes sont tous deux dédiés Pierre Vivier, son frère aîné[8].

À mon frère décrit les espoirs et les craintes qui saisissent Vivier quand il imagine son retour au pays, après la victoire. Sa grande peur est que ses proches ne puissent comprendre les souffrances du front. Mais le poème se termine sur l'affirmation de sa foi en l'avenir.

Quelques années plus tard, *Dialogue du retour* traite également du retour du soldat au pays, accompagné de son frère. Celui-ci, persuadé que « tout est encor comme autrefois », veut se précipiter à la rencontre des siens. Mais Vivier le détrompe et la fin du poème diffère totalement de celle de *À mon frère* :

> Et surtout, frère, à la muraille
> Nous appuierons, avant d'entrer,
> Notre vieux complice exécré,
> Le lourd fusil de nos batailles.
>
> Alors, d'un beau geste innocent
> Nous leur tendrons nos mains filiales,
> Où la lune indulgente et pâle
> Lavera les tâches de sang

Le retour est ici très différent : la peur du soldat n'est plus de voir ses souffrances incomprises, mais bien de cacher à ses proches le fait qu'il ait dû donner la mort.

Les poèmes écrits durant la guerre traduisent la souffrance de Vivier, mais aussi sa conviction que son combat a un sens et son espoir de voir la victoire récompenser son sacrifice. En revanche, dans les textes retravaillés et publiés en 1921, l'espoir s'est évanoui et c'est désormais la souffrance qui est mise en avant.

8. Né en 1891, Pierre Vivier a lui aussi fait la guerre dans l'infanterie, comme sergent au 16e de Ligne : voir Athénée Royal de Liège, *Liber Memorialis rappelant la participation des élèves et des anciens élèves à la Grande Guerre 1914-1918*, s. l., s. d, p. 131.

La Plaine étrange (1923)

Le recueil de souvenirs *La Plaine étrange* paraît en 1923[9], mais on peut retrouver en 1917-1918 des versions antérieures de textes qui le composent dans l'organe officiel de l'armée belge, *Le Courrier de l'Armée*. Les circonstances ont amené Vivier à écrire dans ce journal, largement considéré par les soldats comme un « bourreur de crâne »[10]. Il y a publié six articles qui, retravaillés, réapparaissent tous dans son recueil. Par ailleurs, la conclusion de celui-ci est basée sur un article paru en 1919 dans la revue *Le Flambeau*.

Au réveil (1917-1923)

Un réveil au cantonnement, paru en 1917 dans *Le Courrier de l'Armée*, est devenu en 1923 simplement *Au réveil* :

Un réveil au cantonnement (06/12/1917) :	***Au réveil* (1923)**, p. 11 :
Les têtes, touffes de cheveux ébouriffés, s'échouent sur la toile noircie ou le poil bigarré des sacs. Et le soleil alourdit leur somme qui se prolonge, dans cette baraque où nul souffle ne frémit…	*Le sommeil se prolonge. Depuis l'aube, il s'étale de toute sa lourdeur sur les corps vaincus. Pas de rêves. Les cerveaux sont pétrifiés. Le sang souffre, les muscles se plaignent.*
Dormez à l'aise, soldats de la patrie et du devoir ! Il y a quelques heures, la flamme tremblante des fusées éblouissait vos yeux et vos bras appesantis enlevaient avec rage la pelle chargée de boue. Vous creusiez le sol spongieux ; votre volonté tendue façonnait sa matière rebelle et sournoise pour en faire malgré elle une alliée. Le cri sauvage des mitrailleuses en furie assourdissait vos têtes inclinées vers la tâche. A vos pieds, vos armes étaient jetées sur vos capotes pour éviter le contact rongeur du sol. Vos talons s'arrachaient avec peine à l'étreinte de la terre remuée…	*Il y a quelques heures, aveuglés par l'éclair surprenant des fusées, nous soulevions, de nos bras vidés, des pelletées de boue pesante, que le sol spongieux ne lâchait qu'avec un bruit de ventouse. Le cri des mitrailleuses tapissait nos crânes de fleurs folles. Nos pieds traînaient des piédestals [sic] de terre.*
Et vous êtes revenus le long des boyaux où la mort s'embusque, suivis par les brisants furieux et le sifflement vipérin des balles. Votre défilé d'ombres que penchait l'épuisement allait trébuchant aux brèches du chemin obscur et la flèche blême de l'aube blessait vos paupières gonflées, lorsque vous avez enfin pu les clore en vous étendant sur la paille accueillante.	*Le long des boyaux pleins de hasard, nous sommes revenus, file d'ombres penchées butant à des crevasses, poursuivie par le chuchotement précis des balles. Enfin, nous avons pu coucher l'une sur l'autre nos paupières écorchées par le petit jour. Et nous les avons longuement rincées dans l'eau grasse du mauvais sommeil…*
Ainsi, que votre sommeil vous soit profond : votre fatigue est sans laideur, car vos lèvres n'ont pas de plaintes…	

9. Robert Vivier, *La plaine étrange*, Bruxelles-Paris, La Renaissance du Livre, 1923, p. 143.

10. Marc Augis, « Nos jeunes Écrivains : cinq minutes avec Robert Vivier », dans *L'Indépendance belge*, 24/10/1929, p. 2.

Dans le premier paragraphe, l'évocation du sommeil des soldats a changé du tout au tout. Les adjectifs « vaincus », « pétrifiés », et les verbes « souffrir » et « plaindre » transforment la scène. Dans le second paragraphe, l'introduction « Dormez à l'aise, soldats de la patrie et du devoir ! » a disparu, de même que tout ce qui soulignait la volonté humaine : les soldats ne creusent plus « avec rage », il n'est plus question de « volonté tendue » ni des soins pris pour protéger les armes de la corrosion. Le nouveau texte décrit des robots fatigués, « vidés » même : ils n'agissent plus, ils subissent. Dans le troisième paragraphe, cette impression est renforcée : les paupières « gonflées » sont à présent « écorchées ». La « paille accueillante » laisse la place à « l'eau grasse du mauvais sommeil ». Enfin, le quatrième paragraphe, qui donnait sens à la douleur des hommes, disparaît purement et simplement.

Une montée en ligne

Une relève est rebaptisé en 1923 *Une montée en ligne* :

Une relève (09/10/1917) :	*Une montée en ligne* (1923), p. 18 :
Ici, la passerelle, rompue par la chute d'un obus, nous oblige à contourner, couchant du pied les hautes herbes, le trou noir d'où monte une fade odeur de terre. Nous tressaillons : toute proche, une détonation sèche vient d'éclater ; un éclair nous aveugle une seconde. "Nos pièces tirent !" dit une voix. Et nos vœux poussent en avant les obus vifs et rageurs, impatients de jouer du boutoir. Nous nous éloignons, tandis que les coups se succèdent.	*Ici, la passerelle est rompue. Il faut contourner, dans l'herbe rude, un trou énorme d'où se lève une fade odeur de terre.*
Vers le Sud, un roulement lointain révèle la pulsation fiévreuse de la bataille. Au bas du ciel, une lueur verte ne cesse de tressauter, opposant sa fureur à la clarté glacée qui ruisselle de la lune… Antique sentinelle du firmament, depuis que tu vois, au long des nuits de guerre, défiler des armées qu'un pas égal mène à leur destin, as-tu jamais entendu monter vers toi un appel plus poignant à la justice et à la liberté que celui qui sort, muet, de tous nos cœurs de soldats, élargis par la majesté de l'heure, par la grandeur de notre cause et la présence invisible du sacrifice ?	*Vers le sud, bat la pulsation fiévreuse de la bataille. Une lueur verdâtre y tressaute sans fin. Au-dessus de nous, à des hauteurs profondes, des projectiles, nés du vide, passent en froissant l'air de leurs corps rudes. Des fusées, très loin, pauvres veilleuses.*

La version de 1923 se distingue par sa concision. Dans le premier paragraphe, le passage qui expose la satisfaction des soldats à l'idée que les « obus vifs et rageurs, impatients de jouer du boutoir » vont s'abattre sur l'ennemi a été supprimé. Le deuxième paragraphe de Vivier, longue tirade un peu convenue sur la justice, la liberté, la grandeur de la cause et le sacrifice, se transforme en une simple évocation

de « pauvres veilleuses ». En 1923, les soldats de Robert Vivier ne semblent plus participer à la guerre, mais la traverser en ombres tristes et fatiguées.

En attendant la relève

Non seulement ces ombres subissent la fatalité plus qu'elles n'agissent, mais elles vivent leur tristesse dans la solitude, comme le montre cet extrait d'un autre chapitre, *En attendant la relève* :

> Chacun se sent seul, dans son corps et dans son âme. Il n'y a pas de capote assez chaude pour étouffer ce froid qui nous fait tous frères. Mais qu'est-ce que des frères qui ne peuvent rien l'un pour l'autre ? En se penchant sur l'âme voisine, chacun n'y voit trembloter que, comme au fond d'un puits, sa propre image, blême dans l'eau grise.[11]

Nous verrons que Vivier changera plus tard de perspective quant à cette question de la solitude du soldat.

« Le moral de l'armée belge » et les « Paroles du retour »

La conclusion des souvenirs de guerre est un mode d'emploi, dans lequel l'auteur informe son lecteur de la « bonne » manière de lire et de comprendre son texte. Vivier ne déroge pas à la règle. Les *Paroles du retour*, qui clôturent *La Plaine étrange*, synthétisent sa vision de la Grande Guerre en 1923. Elles ont dès lors souvent été citées comme caractéristiques de la pensée de l'auteur au sortir de la guerre. En réalité, *Paroles du retour* est une version retravaillée d'un article sur « *Le moral de l'Armée belge* », paru dans *Le Flambeau* en 1919, article qui développe une vision du conflit totalement différente[12]. Ce sont ces deux interprétations divergentes de la guerre que nous allons tenter ici de faire dialoguer.

En 1919, le jeune Robert Vivier commence par insister sur le fait que la victoire alliée, et notamment celle des Belges, est en partie la conséquence de la « supériorité des buts poursuivis »[13]. Cette idée suivant laquelle « la » morale influencerait « le » moral et conduirait à la déconfiture de l'ennemi est bien dans l'air du temps. Mais pour Vivier cette supériorité morale ne suffit pas à assurer la victoire, parce que « les collectivités combattantes sont composées de plus d'éléments inconscients que d'autres, et que l'âme des foules tend à égaler son niveau à celui des plus inférieurs de ses membres »[14]. Selon lui, l'armée est bicéphale : « la résolution tirée de l'excellence du droit défendu n'appartient qu'à une élite. Les simples, eux, […] ne considèrent qu'à de rares moments de suggestion collective les buts idéaux de la guerre et la fécondité des sacrifices. Pour eux, la guerre est une fatalité qu'ils acceptent, crânement s'ils sont nés

11. Robert Vivier, *La plaine étrange*, *op. cit.*, pp. 30-31.
12. « Le Moral de l'Armée belge », dans *Le Flambeau*, 2e année, tome I, n° 3, mars 1919, pp. 293-304.
13. *Ibid.*, p. 294.
14. *Ibidem.*

hardis et joyeux, avec des plaintes si leur corps n'est pas fait pour supporter la douleur, avec patience si tel est leur caractère. Ce fatalisme est morne »[15].

Deux idées fondamentales sont développées ici. Premièrement, une dichotomie entre masse inconsciente et élite consciente, dont l'auteur fait partie puisqu'il peut porter un regard prétendument « objectif » sur l'armée. Deuxièmement, l'idée que la croyance en la fatalité est caractéristique des « simples », qui sont incapables de transcender leur expérience.

La plupart des soldats doivent être guidés. Vivier les compare à deux reprises à des enfants, en raison de « leur nature versatile »[16]. Certains le sont toutefois plus que d'autres, et Vivier décrit l'interaction entre les deux groupes durant la guerre : « aux premiers jours, l'ardeur d'une élite […] avait entraîné aux armes une masse un peu étonnée, vaguement inquiète, curieuse aussi, échauffée par le bouillonnement de ces huit jours »[17].

Après la guerre de mouvement et l'Yser, l'armée panse ses plaies. C'est alors que « l'arrivée de nouveaux volontaires infusa au sang de l'armée une jeunesse nouvelle. De ceux-ci, les uns apportaient une résolution avertie. Ayant pu sonder la hideur de la guerre d'après ses premiers spectacles, ils venaient quand même, ayant décidé le don d'eux-mêmes, non seulement à la mort, mais à la misère et à l'ennui. D'autres, peu conscients, partis sur un coup de tête, ou jeunes gens appelés par la contrainte militaire, ajoutèrent leur contingent d'impulsifs et de passifs à la masse, prête à osciller du côté où l'entraîneraient les ruptures de son équilibre moral »[18]. Ce passage est le seul, dans l'intégralité de l'œuvre de Vivier, où celui-ci se met (discrètement) en valeur. Car c'est bien lui, bien sûr, ce jeune volontaire qui a assisté aux premiers combats et au début de l'occupation et qui fait consciemment le don de soi en rejoignant le front.

Vivier détaille ensuite la lente évolution de l'armée sur l'Yser, durant cette guerre de position interminable qui mine les corps et les volontés. S'il utilise déjà fréquemment le « nous » pour décrire l'expérience de cette lente érosion des consciences, il maintient encore une distance entre sa personne et celles de ses camarades : « la majorité des soldats devenait un troupeau, tantôt paisible, tantôt effaré par les apparitions brusques de la mort. […] Cet esprit grégaire, d'abord limité aux faibles, gagnait fatalement les autres »[19]. Le soldat se trouve submergé par une « inondation de médiocrité et d'inconscience »[20].

Voilà pour 1919. Quatre ans plus tard, dans *Paroles du retour,* que reste-t-il de cette vision héroïque et élitiste de la guerre ? Rien, ou si peu :

> Nous avons fait tristement cette triste guerre. Nous n'étions pas des soldats de vocation. Le héros de notre temps, ce n'est pas le berger qui pousse son bétail à l'abattoir. C'est l'homme des immenses armées anonymes qui halèrent sans merci leur pesante souffrance, sans goût de la lutte, sans soif de meurtre, sans

15. *Ibidem.*
16. *Ibid.*, p. 297.
17. *Ibid.*, p. 298.
18. *Ibidem.*
19. *Ibid.*, p. 301.
20. *Ibidem.*

> appétit de domination et sans fanfaronnade. C'est le soldat qui a accepté et rempli, sans illusion, avec persévérance, le devoir qu'imposait la fatalité.[21]

Dans *La Plaine étrange*, Robert Vivier décrit une guerre triste aux antipodes de celle qu'il évoquait dans son article de 1919. Paroles du retour est si dense que nous ne pouvons ici qu'en synthétiser très brièvement les grandes lignes.

Robert Vivier a profondément remanié son texte. Tout d'abord, il se posait en 1919 en défenseur de l'idéalisme et de l'héroïsme contre la fatalité, et opposait le soldat volontaire et conscient au troupeau, à la masse. En 1923, il va défendre le sentiment de fatalité qu'il avait rejeté et revendiquer son appartenance à ce troupeau qu'il avait pris autrefois de haut, sans toutefois rejeter totalement sa singularité. La conception de l'existence de Robert Vivier, qu'il va développer plus tard dans ses œuvres et notamment dans ses romans populistes, conception selon laquelle « ce qui meut l'homme, de sa naissance à sa mort, est un flot inéluctable. […] On subit toujours plus qu'on impose »[22], cette conception est un héritage des années 1919-1923. Vivier est lui-même devenu l'un de ces « simples », qui ne dominent pas leur existence.

Ensuite, il avait pris soin de donner à la guerre un sens moral élevé. Il décide par la suite de supprimer dans ses textes toute allusion à la cause des soldats et aux raisons qui pourraient justifier leurs souffrances, raisons qui étaient pourtant présentes dans ses œuvres de guerre.

Enfin, il maniait le plus souvent la troisième personne du pluriel quand il parlait de l'Autre. Désormais, il emploie la première personne du pluriel. L'Autre et lui ne font plus qu'un : « nous étions tous les mêmes : je parle de ceux des tranchées »[23]. Entre 1919 et 1923, Vivier évolue donc d'une conception élitiste de la société vers un sentiment de ressemblance et d'empathie pour ses camarades.

Avec les hommes (1963)

Il serait trop long d'analyser ici en profondeur l'histoire du deuxième volume de souvenirs de guerre de Vivier, Avec les hommes, qui paraît en 1963. Il est cependant important pour notre propos de noter que l'on trouve les premières traces de son écriture dans la correspondance de Vivier en 1924[24], qu'un premier chapitre paraît dans la revue Le Rouge et le Noir en 1930[25] et un deuxième dans Les œuvres libres en 1935[26], que ce livre intègre également au moins un chapitre inutilisé d'un roman de Vivier paru en 1931[27], et enfin que la première version

21. Robert Vivier, *La plaine étrange*, *op. cit.*, p. 144.

22. Roger Foulon, *Robert Vivier*, *op. cit.*, p. 37.

23. Robert Vivier, *La plaine étrange*, *op. cit.*, p. 145.

24. Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, Archives Vivier, Dossier C / 1 « Lettres de jeunesse à Jean Depaye et sa famille », Lettre du 05/12/1924, p. 3.

25. « Armistice. Nouvelle inédite de Robert Vivier », dans *Le Rouge et le Noir*, 19/11/1930, pp. 1 et 5.

26. « Tant pis », dans *Les œuvres libres. Recueil littéraire mensuel ne publiant que de l'inédit*, nº 166, avril 1936, pp. 105-132.

27. Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, Archives Vivier, Dossier E : Jeunesse / Vie professionnelle et littéraire / Brouillons et cahiers pour Non, feuillet « XXXVI ».

de l'introduction paraît dans une anthologie d'écrivains anciens combattants en 1939[28].

Si l'on se penche sur l'évolution de ces textes, on constate que Vivier décrit désormais une autre guerre. Elle engendre toujours la souffrance et la mort, mais elle est vécue non dans la tristesse et la solitude, mais dans la fraternité et la camaraderie. Vivier se rappelle désormais la tranchée comme un endroit de rencontre : « le terrain de cette rencontre était assurément étroit, mais vrai et profond »[29]. Là où le jeune intellectuel de 1919 voyait un gouffre entre « l'élite » et « les simples », se trouve désormais un pont solide : « Pas toujours l'amitié, mais le secours qu'est la figure de l'un pour l'autre : la fraternité ? »[30]. De même, la fatalité qui écrasait les soldats repasse au second plan : Vivier insiste sur le fait que lui et ses camarades, en dépit de leurs terribles conditions de vie et de la mort qui tombe au hasard, (re)construisent perpétuellement et activement des lieux où ils peuvent être chez eux et des relations sociales qui leur permettent de survivre.

Conclusion

Les commentateurs ont généralement insisté, et non sans raisons, sur la cohérence de l'œuvre de Vivier. À la lumière des textes ci-dessus, nous pensons toutefois pouvoir distinguer trois grandes phases dans son écriture. Ces phases sont en partie successives, mais il leur arrive de se chevaucher.

Une guerre héroïque et sensée

La première correspond aux années de guerre. Les textes écrits par Vivier en 1916-1918 décrivent la guerre comme une entreprise douloureuse, mais sensée, menée par des hommes qui agissent consciemment. La guerre alors a un but. Même si l'incertitude est totale, et les attentes énormes, la souffrance est justifiée par l'espoir.

Quelque chose de cette vision de la guerre vit encore quand Vivier écrit son article *Le Moral de l'Armée belge* au début de l'année 1919. On peut même encore en retrouver des échos dans une *Cantate* qu'il rédige en 1930 pour la fête des écoles de sa ville natale[31].

Une guerre triste et solitaire

Mais dès le 11 novembre 1918 commence le temps de la démobilisation, celui de la réinterprétation de l'expérience. Il est clair que certains aspects de celle-ci

28. « La Guerre des hommes 1915 », dans AMICALE DES ÉCRIVAINS ANCIENS COMBATTANTS, *Vingt ans après !... Récits, contes et impressions de la guerre 1914-1918. Anthologie I*, Bruxelles, Wellens-Pay, 1939, pp. 355-357.

29. Robert Vivier, *Avec les hommes. Six moments de l'autre guerre,* Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1963, p. 13.

30. *Ibid.*, p. 11

31. « Cantate pour une fête des écoles à Chênée. Juillet 1930 », dans Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, Archives Vivier, Dossier A V/VI « Articles sur Robert Vivier », Sous-dossier « Articles et études sur Robert Vivier », Enveloppe « 20 coupures / cantate ».

s'imposent à Vivier. Mais il construit également activement ses souvenirs. Aucune mémoire n'est indépendante de la mémoire collective et du contexte dans lequel elle s'élabore. Celui de l'après-guerre en Belgique est ambigu. Le pays est vainqueur, mais il paraît difficile de donner à ce terme son sens plein. L'après-guerre est surtout fait de désillusions.

Sophie de Schaepdrijver a souligné que pour la littérature, en Belgique comme ailleurs en Europe, le passage de la guerre à l'après-guerre avait signifié le passage d'une guerre sensée (le terme anglais « meaningful » est plus évocateur) au désenchantement[32]. Durant cette deuxième phase, la guerre perd effectivement pour Vivier le sens qu'elle possédait durant la première. Elle ne devient pas absurde pour autant : la Belgique est un pays que la victoire a libéré du joug de l'ennemi. Jusqu'à sa mort, jamais Vivier ne manifestera le regret de s'être engagé, ou ne mettra en doute la nécessité de s'être battu. La guerre n'est toutefois plus présentée comme un combat librement accepté, mais comme une fatalité à laquelle on se soumet. Elle n'est plus une bataille qu'on mène, mais une longue attente qu'on subit. Cette guerre se vit dans la solitude.

Comme les autres combattants européens, Vivier dépouille le conflit de ses attributs passés, pour exprimer ce qui apparaît rétrospectivement comme son « vrai » visage. La plupart des combattants anglais, français ou allemands le décrivent comme la confrontation de l'homme nu face à la violence extrême et impersonnelle. Pour le combattant belge, épargné par les offensives sanglantes et sans lendemain, c'est plutôt l'image de l'homme désarmé face à la souffrance qui l'emporte (étant entendu que celle-ci englobe bien sûr la violence, infligée et subie, mais aussi l'exil et la coupure avec les proches). À partir de ce constat commun peuvent alors naître, en fonction des besoins, des imaginaires nouveaux et antagonistes : celui de la guerre absurde d'*À l'Ouest rien de nouveau*, qui mène au pacifisme, ou celui des hommes nouveaux, « cuits au feu » d'*Orages d'acier*, qui mène à une nouvelle exaltation de la guerre. Mais pour Vivier la guerre n'est ni purificatrice (tuant les « faibles »), ni destructrice (tuant les « meilleurs »). Elle n'ouvre pas l'avenir, ni vers une fraternité mondiale, ni vers un homme nouveau. Elle est la guerre triste, celle que la fatalité a imposée. Elle n'ouvre sur rien.

Cette phase du désenchantement n'a pas vraiment de fin. Elle est présente dès 1921 dans *La Route incertaine* et surtout en 1923 dans *La Plaine étrange*. Mais on la reconnaît encore dans certains textes largement postérieurs, comme le poème Revenant, publié en 1967[33]. Toutefois, elle est progressivement concurrencée par une troisième vision de la guerre, dans laquelle Vivier redonne sens à son expérience.

Une guerre solidaire

Vivier s'est souvent senti seul dans la tranchée, si différent des autres. Il en était en partie fier, comme le montre son article de 1919. Mais il y a également découvert une certaine camaraderie, et à l'occasion une vraie fraternité. C'est l'image de cette

32. Sophie De Schaepdrijver, « Death is Elsewhere : The Shifting Locus of Tragedy in Belgian Great War Literature », dans *Yale French Studies*, n° 102, 2002, pp. 94-114.

33. *Hommage à Marcel Thiry*, Liège, Thone, 1967, p. 102.

dernière qui l'emporte progressivement dans ses souvenirs de guerre sur la tristesse et la soumission à la fatalité. Si la deuxième phase était celle du désenchantement, la troisième est donc celle du ré-enchantement, du réinvestissement de la guerre. Déjà bien présente dans l'entre-deux-guerres, cette vision de la guerre comme lieu de rencontre culmine en 1963 dans Avec les hommes, et jusqu'en 1984 dans un poème qui a été édité par Jean Lestavel[34] .

En forçant légèrement le trait, on pourrait conclure que Robert Vivier passe successivement de l'évocation de la solitude dans la foule à la camaraderie qui se passe de mot ; de la volonté des hommes à la fatalité du destin, puis à la débrouillardise de l'être humain face aux hasards ; d'une guerre menée par des soldats héroïques – même boueux, même hostiles aux beaux discours – à la « guerre triste », et enfin à la guerre fraternelle.

Pour l'historien, cet essai de « micro-histoire » est intéressant, en ce qu'il met en lumière l'importance de l'immédiat après-guerre et de l'entre-deux-guerres dans l'évolution des mémoires, et donc des discours portés sur la Grande Guerre. Ce n'est pas tant l'expérience de guerre elle-même que le regard porté rétrospectivement sur elle qui explique l'évolution du point de vue de Vivier en tant qu'homme et en tant qu'écrivain.

Il faut donc souligner ici que ce qui justifie notre étude, de notre point de vue, n'est pas tant l'omniprésence de la Grande Guerre dans l'œuvre de Robert Vivier, que le continuel retour de ce dernier sur cette expérience fondatrice. À l'occasion de sa conférence de 1963 sur *Avec les hommes*, Lucien Christophe décrit ainsi son objectif : « ce que j'aimerais essayer de comprendre et, à défaut de comprendre, ce que je voudrais essayer de cerner, à l'occasion du récent livre de Vivier et avec l'aide de ce dernier, c'est le secret de cette unité qui lie le combattant de 14/18 à sa guerre au plus irréductible de l'être, pourquoi ce qui a été mille fois interrogé, décrit, dépeint, exulté, maudit, garde une vertu d'intarissable nouveauté »[35]. Cette intarissable nouveauté de l'expérience, l'œuvre de Vivier la traduit de manière exemplaire.

Nicolas MIGNON

Fonds de la Recherche Scientifique (F.R.S. — F.N.R.S.)
Université catholique de Louvain (Louvain-la-Neuve)

34. Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, Archives Vivier, Dossier II/II R/III « Robert Vivier. Brouillon et poèmes avec dates ». Ce poème est mentionné dans Théo Pirard, « Robert Vivier *Au vent des jours* », dans *La Revue générale*, n° 2, 1997, p. 61. Jean Lestavel l'a reproduit en 1999, mais le date du 27 octobre 1984 : Jean LESTAVEL, « La jeunesse inquiète de Robert Vivier, ou les débuts incertains d'un poète », dans *La Revue générale*, n° 6-7, 1999, p. 38.

35. Archives et Musée de la Littérature, dossier ML 08836/0003-0004, Notes manuscrites de Lucien Christophe, feuillet n° 1.